

Pères fils d'immigrés

Représentations et pratiques éducatives des jeunes pères franco-maghrébins

Héritiers de deux mondes,

*Nacira GUENIF SOUILAMAS **

les jeunes pères franco-maghrébins sont mis au défi d'en construire un troisième : celui d'assumer, en l'exerçant, leur paternité dans une appropriation aussi bien des pratiques éducatives dominantes que de l'héritage familial. Les stratégies éducatives de ces jeunes parents s'avèrent en définitive moins déterminées par une spécificité culturelle que par les conditions socio-culturelles globales qui les confrontent aux "mêmes aspirations" et aux "mêmes inquiétudes" que les autres parents qu'ils côtoient.

Dans un monde postindustriel, les valeurs et les conditions socio-économiques qui ont amenées les immigrés en France se sont diluées. Les perspectives ouvertes aux adultes héritiers de ces deux mondes (référence est faite non seulement à leur double allégeance culturelle mais aussi à leur position en transition entre deux mondes) sont radicalement autres. Autres sur un plan strictement économique, car il commande un rapport au travail faiblement symbolique et fortement instrumental. Autres sur un plan social, car en s'atténuant le modèle de la société intégrée ouvre un espace plus large mais aussi plus indistinct à la renégociation de toutes les formes de rapports sociaux publics ou privés. Autres sur un plan culturel, car le modèle diffusé par l'institution scolaire (aussi affaiblie que l'institution familiale à cet égard) est obsolète face à l'émergence d'une communication de masse qui transforme les biens culturels en objets de marché. Autres enfin et surtout sur un plan personnel, car la dislocation des repères socio-culturels livre l'individu à une "liberté", capacité accrue d'expérience et d'expression qui repose essentiellement sur sa subjectivité et façonne son identité sociale et culturelle.

Dans un tel contexte, parler des jeunes adultes franco-maghrébins, c'est parler d'hommes et de femmes totalement pris dans cette réalité. Mais c'est, de surcroît, saisir la part de la culture des parents dans le parcours individuel, mesurer son importance, en traduire les résonances.

L'approche des représentations et des pratiques éducatives des jeunes parents



franco-maghrébins appelle un regard croisé sur l'expérience individuelle dont chaque conjoint est porteur d'une part et sur l'élaboration commune de l'éducation d'autre part. L'enjeu éducatif pour les hommes et les femmes descendants de l'immigration maghrébine n'est pas équivalent. Certes, il est toujours d'ordre symbolique, car il révèle la diversité des gestions de l'héritage culturel transmis dans la famille par la mère et le père immigrés. Mais il est avant tout d'ordre social et idéologique parce qu'il permet de comprendre de manière incisive le parcours de chaque individu selon l'éducation sexuée dont il est porteur et d'en définir le sens. Lorsqu'il aborde les rivages de la paternité, le jeune homme d'origine immigrée est soumis à un double défi. Il est dépositaire d'une éducation à forte tonalité patriarcale qui distingue les rôles féminins et masculins, auxquels sont dévolus des espaces séparés, privé pour la femme et public pour l'homme. Cette configuration est modulée par la socialisation que



connaissent filles et garçons au sein de la société globale, notamment à l'école ou dans l'espace plus fermé du quartier. Le fils est très vite affronté aux démentis que lui oppose les usages et les pratiques juvéniles. Il lui faut donc retranscrire ce langage de la division sexuée des rôles sur la base d'une expérience où les choses sont de moins en moins tranchées. Les identités paternelles varieront en fonction d'un contexte où la position sociale des parents et celle acquise par le jeune pèse sur les représentations et les perspectives individuelles. Plus que la femme, l'homme descendant d'immigré doit se réapproprié son éducation faite de virilité et de rigidité morale pour accéder à une liberté de son comportement amoureux puis de sa position de futur père.

La pesanteur, la séparation des genres, les espaces distincts, les réticences face à la modernité, l'incapacité à y prendre pied par une volonté délibérée de se maintenir dans la tradition : ce sont autant d'images figées et stéréotypées

qui nous parlent de ces jeunes et de leurs familles. Afin de nuancer cette vision réductrice et d'ouvrir au plus large le champ des descriptions et des analyses nécessaires à la compréhension de cet enjeu majeur qu'est l'éducation, nous proposons une hypothèse qui rééquilibre la part entre le social et le culturel.

Les choix éducatifs des jeunes parents franco-maghrébins sont plus déterminés par les conditions socio-culturelles globales que par une tradition culturelle arabo-musulmane inscrite dans le strict espace de la famille et de ses ramifications communautaires.

Loin de dire que les descendants d'immigrés ne feraient que liquider leur héritage familial sans être confrontés à des questions cruciales telles que l'égalité des sexes, l'accès à l'espace public, nous nous efforcerons de distinguer ce qui relève de la généalogie et ce qui relève d'une domination sociale.

Pour explorer toutes les incidences de cette proposition, nous irons à la rencontre de jeunes pères de différents milieux sociaux et de différents niveaux d'éducation mais aussi à la rencontre de couples mixtes afin de tester, au plus près des pratiques, les interactions réelles de la culture française et de la culture arabo-musulmane.

En milieu populaire, une éducation en friche

La figure de la jeune mère est souvent présentée comme centrale lorsqu'il faut dépasser les stéréotypes féminins qui lui ont été inculqués dans son enfance (1). Des hommes ont aussi cherché, sans toujours la trouver dans la paternité, une forme d'accomplissement qui leur était refusé à l'adolescence. C'est ainsi que Malik a en quelques mois basculé d'un discours fatigué sur l'ambiance dans le quartier, l'échec dans les stages, l'agressivité de la police et la nécessité d'un militantisme extrémiste vers une peinture émerveillée de l'enfantement, de la paternité, de ses nouvelles responsabilités et son enrichissement. Pour Malik, ce fut une expérience libératrice qui devait l'éloigner des hésitations de la galère, le détourner des influences néfastes du quartier. Il parlait de partir, de renouer avec ses parents des relations distendues par sa vie agitée, de rompre avec le cycle de la drogue. Pourtant, les vertus "éducatives" de l'enfant, comme introduction au monde adulte, trouvent rapidement leurs limites.

L'exemple de Marc qui habite le même quartier et a épousé une jeune fille d'algériens à 18 ans pour régulariser la situation, n'est pas différent de celui de Malik. L'un comme l'autre vivent le poids d'un rôle qui se réfère à une morale ouvrière (2) autant qu'à un patriarcat édulcoré par l'histoire migratoire. L'un comme l'autre éprouvent la difficulté à trouver un juste équilibre entre une enfance trop vite achevée et un âge adulte imposé. L'un comme l'autre oscillent entre l'hétéronomie et la vie familiale qu'ils contribuent à fragiliser précisément parce qu'ils s'en alimentent affectivement. Loin d'être acteurs de leur paternité, ils en deviennent dépendants et ne peuvent qu'y puiser les maigres ressources qui leur sont encore

accessibles sans pouvoir contribuer à un projet de couple. De tels parcours sont flottants au plan éducatif parce qu'ils ne se construisent pas sur un accès à l'autonomie mais sur la perpétuation d'une dépendance qui se transfère des parents au couple. Celui-ci est construit sur des circonstances imposées qu'une volonté hésitante peine à traduire dans une histoire personnelle. Leur identité de père s'inspire d'une image moderne et affective du père, telle qu'elle domine les médias et le discours éducatif, pourtant ils ne parviennent pas à mettre en pratique sereinement les gestes liés à cette image. Ils restent pris dans une culture de la virilité qui les rappelle au groupe de pairs (les autres jeunes encore célibataires) et les désinvestit d'une vie de famille qu'ils ressentent pourtant comme vitale pour leur épanouissement. L'éducation reste un pôle faiblement investi dans la mesure où la paternité est idéalisée plus qu'exercée.

Les "fous" de l'éducation

Les jeunes parents franco-magrébins sont des "fous" de l'éducation (3). Pour eux, elle constitue aussi bien dans l'intimité familiale que dans l'institution scolaire l'enjeu central de leur action individuelle et parentale. S'il est un vecteur de leur promotion sociale en France, c'est bien celui d'un accroissement de leur capital culturel par le truchement privilégié de l'école. En cela, ils affichent un conformisme culturel aussi fort que les classes moyennes françaises, dont ils font partie. Pourtant, à partir de cette profession de foi affirmée avec autant de "bonne volonté culturelle" (4) que de conviction profonde, on observe une diversité des démarches, des attitudes, des représentations.

En effet, les premiers exemples décrits, soulignent la forte circulation entre culture familiale et culture scolaire. La variation des combinaisons entre l'une et l'autre ont des effets plus ou moins paralysants ou dynamisants. La trajectoire sociale constitue le facteur premier pour mesurer l'investissement dans la gestion éducative. A la rencontre de jeunes couples à faible capital scolaire, il est possible de mesurer l'influence des parcours familiaux.

Ils sont issus de familles dont l'acculturation est variable. Or, une vision politiquement étroite et inconsciemment réductrice de l'immigration a figée la culture des parents immigrés dans une différence irréductible. Cette vision s'est cantonnée à l'expérience laborieuse du père et aux efforts de décodage des réseaux administratifs. Elle a négligé la manière dont les immigrés ont inégalement mobilisé leurs ressources face à l'école (5) parce qu'elle n'en a pas mesuré les enjeux. Ces relais institutionnels furent longtemps indispensables à un enracinement ignoré par une société à la conception étroite de l'accueil des étrangers dans son espace national. Aveuglée et impuissante face aux transformations qui s'opèrent en son sein, elle ne perçoit les effets de l'intégration des descendants d'immigrés que lorsque celle-ci, bien qu'imparfaite, s'achève, en faisant voler en éclat les restes d'un moule républicain fissuré.

Pour d'autres, l'acculturation des parents suit le parcours balisé de l'apprentissage et d'une éducation familiale introvertie. En effet, dans les familles des couples qui nous ont parlé, les décisions et les pratiques sont essentiellement dictées par des conceptions personnelles forgées dans l'expérience singulière de la migration. Ainsi, le lien à la culture d'origine est affirmé dans le cadre privé, par la perpétuation de la mémoire de l'exil, sans que ses épisodes soient toujours clairement énoncés. L'essentiel des innovations va porter sur l'investissement de l'espace scolaire comme représentation positive et prometteuse de l'espace national français, moins accessible donc moins réel. C'est ainsi que l'école de la république a incarné pour tous ces immigrés la France elle-même. C'est cette représentation, à la symbolique forte et à l'efficacité relative, qu'ils lèguent à leurs enfants et que ceux-ci transcrivent diversement dans les pratiques lorsqu'ils deviennent parents.

La paternité, miroir de la réussite personnelle

Jamal a 30 ans, il présente sa petite fille en déclarant : "C'est ma plus belle victoire !". Il vient d'une famille tunisienne dans laquelle l'autorité du père ne

s'est jamais relâchée. Jamal a acquis sa notabilité auprès de la société juvénile de son quartier défavorisé en devenant champion d'art martial et dans le même mouvement un de ses leaders associatifs. Cette position l'aide à se détacher et le fait accéder à une paternité assumée et non pas subie. Pour autant, il semble tirer de cette toute nouvelle expérience un sentiment de fierté plutôt qu'une conscience de ses responsabilités. Elle le valorise plus qu'elle ne le contraint. C'est pourquoi il axe son éducation sur ce qu'il connaît le mieux et le rassure face à cet exercice périlleux : le sport. Il accompagne sa fille dans son éveil au corps et à ses potentialités. La changer, la baigner, sont des actes aussi importants et banalisés que de l'emmener à la piscine comme cela s'observe parmi les classes moyennes. A travers ces pratiques qui semblent l'ancrer dans un modèle conventionnel d'éducation, il perpétue aussi les principes de discipline et de persévérance que lui ont transmis ses parents. Les visites régulières chez les grands-parents, les retours fréquents dans le quartier permettent de prendre toute la mesure de la proximité entretenue et de la distance acquise. L'espace de circulation entre le monde fermé de l'enfance (la famille, la cité) et le monde adulte, ouvert de la valorisation sportive et de la stabilité professionnelle lui offre une aisance pour décoder et s'approprier des pratiques éducatives dominantes sans chercher à s'éloigner d'un modèle familial qui a fait ses preuves.

L'éducation de l'amour

Nabila et Khalil ont parfait leur parcours d'autonomisation dans l'expérience amoureuse avant de s'engager dans un projet de couple.

L'un comme l'autre sont attachés à l'indépendance du couple tout en entretenant une spécificité dont ils se veulent porteurs au même titre que leurs parents. Leurs affinités et le choix d'un mariage apparemment endogame est le signe d'une convergence de vues plutôt que l'indice d'un repli. La naissance de leurs deux enfants est venue parachever une construction d'abord centrée sur soi, puis sur une idée du partage et de l'échange beaucoup plus proche de l'hédonisme occidental que d'un puritanisme arabo-

musulman. Ce sont deux individus, liés par l'amour et le désir d'enfant qui abordent aujourd'hui l'éducation de leurs enfants. Ils sont plus sensibles à l'épanouissement de leur personnalité que préoccupés de sa conformité sociale. Ils développent ainsi des pratiques qui combinent règles d'hygiène et d'autorité et vie sociale de leurs rejetons, avec ses rythmes et ses aspirations. Ils l'enracinent avec autant de détermination dans une mémoire familiale qui est attachée à la fois au territoire imaginaire de la culture originelle des grands-parents et à celui de la culture de la banlieue dont ils sont issus. Ainsi, la référence à la langue arabe est constante lorsqu'il faut choisir le prénom bien qu'ils ne la parlent pas entre eux, et ne l'aient pour ainsi dire jamais parlée avec leurs parents respectifs. Ils ont privilégié l'usage d'un français familier et familial auxquels les parents répondent dans leur langue maternelle. Cette manière de dire rappelle la relation persistante à la culture d'origine et sa tonalité sacrée. Ils s'efforcent d'en atténuer toutefois la sacralité afin d'en pacifier le contenu.

Pour eux, l'accès à l'institution

scolaire est serein et lorsqu'il est ponctué d'inquiétudes, elles s'apparentent plus à ce que les parents ressentent lors des étapes successives de la socialisation de leur enfant qu'à la crainte d'entrer dans un monde hostile et indéchiffrable. Ils peuvent s'en remettre à leur expérience et à la maîtrise d'espaces sociaux et culturels multiples. Ils font l'apprentissage de l'éducation face à un modèle en creux de "la famille incertaine" (6) et à une vacuité de repères. C'est sans doute cela plus qu'un hypothétique déchirement entre deux cultures qui peut les destabiliser. Si Khalil n'a pas manqué de revisiter son éducation arabo-musulmane, il en relativise les aspects dépassés et recompose avec Nabila une éducation qui bat en brèche les règles de la division sexuée des rôles.

Les visages de l'éducation

En définitive, les jeunes pères franco-maghrébins ne développent pas un modèle éducatif spécifique. Au contraire, on a pu voir au fil des exemples qu'ils mobilisent des ressorts et des ressources personnels qui ne

diffèrent pas fondamentalement de ceux des français de leur âge. Ainsi, en même temps que nous construisons les éléments de réponse à la question posée, nous sommes amenés à en dénoncer les limites. Une vision culturaliste persistante tend à centrer l'explication des comportements individuels des "Beurs" sur leurs allégeances collectives, qu'elles soient familiales ou communautaires. A se cantonner sur ce terrain, nous risquons de perdre de vue ce qui fait l'essentiel de leur expérience et par delà celle-ci son apport analytique. Tout d'abord, nous risquons de réduire la diversité des expériences de socialisation (et non pas d'acculturation comme leurs parents) à une forme monolithique qui ne laisse qu'une faible marge de manœuvre entre le tout-culturel ou le tout-social. Tout laisse penser qu'ils leur faut tôt ou tard faire le choix déchirant entre l'intégration sociale au prix d'un "lâchage" de la culture d'origine essentiellement portée dans la famille ou le maintien dans la culture originelle au prix d'un rejet par la société globale. C'est raisonner sans prendre toute la mesure des mouvements incessants entre une



tradition travaillée par la modernité avec même l'exil et une modernité mise à mal qui balisent la vie des migrants et de leurs descendants. Prétendument crispée sur ses racines, la vie familiale et communautaire s'est ouverte autant que l'environnement social et national le permettait — et même s'il ne le permettait pas. Ce sont ces jeunes parents qui en ont été les acteurs les plus efficaces comme les plus involontaires et les plus imprévisibles parfois. Tout cela n'est pas sans évoquer un syncrétisme culturel.

Rien d'une rupture n'est dit ou revendiqué parmi les hommes et les femmes que nous avons rencontré. Ils élèvent leurs enfants en étant pris dans les mêmes aspirations et les mêmes inquiétudes que le furent leurs parents et que le sont les français qu'ils côtoient. Si

de la culture dominante réduisant l'importance de la culture d'origine.

En récusant la thèse de la spécificité culturelle de l'éducation des jeunes parents franco-maghrébins au profit d'une explication en terme de différenciation sociale, on permet d'une part de désamorcer un faux débat qui en voulant parler du comportement des minorités face à certaines questions stratégiques (l'égalité des sexes, la citoyenneté) risque d'être dévoyé vers le communautarisme fermé. On s'efforce en outre de baliser, toutes les fois où cela s'avère possible, les chemins d'une construction personnelle où l'ethnicité, c'est-à-dire le rapport subjectivé à la communauté d'origine réelle et imaginaire, est individuellement structurant ou déstructurant et enracine dans le particulier et l'universel. ■



aujourd'hui semble sourdre le risque d'un repli sur une communauté fantasmée, sur une fiction communautaire, cela semble plus marqué du sceau des réticences voire de répulsions de la société française que de celui des volontés séparatistes et obscurantistes de la part de minorités fermées. L'éducation comme l'expérience conjugale a fait bouger les principes intangibles de la division des sexes, elle recompose les stratégies des hommes et des femmes face à une indifférenciation accrue des rôles. Cela montre de manière saisissante que l'enjeu est trop important pour être subordonné à des questions d'accoutrement ou de conformité à la tradition. Il est définitivement transposé sur le terrain

* CADIS, EHESS-CNRS, Paris.

(1) Abdelmalek Sayad, "Les enfants illégitimes", Actes de la recherche en sciences sociales, N°25-26/27, 1979.

(2) Olivier Schwartz, "Le monde privé des ouvriers. Hommes et Femmes du nord", PUF, Paris 1989.

(3) Nous paraphrasons une expression de Pierre Birnbaum qui dans son ouvrage sur l'histoire politique des juifs en France (Un mythe politique: "La république juive", de Léon Blum à Pierre Mendès-France, Paris, Fayard, 1988) parle de "fous de la république".

(4) Nous nous référons à la forte prégnance de certains déterminismes culturels tels qu'ils sont analysés par Pierre Bourdieu dans "La Distinction", Paris, Ed. Minuit, 1979.

(5) Zahia Zeroulou, "La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une approche en terme de mobilisation", Revue française de sociologie, XIX, 1988.

(6) Louis Roussel, "La famille incertaine", Paris, Odile Jacob, 1989.